

TOM LLOYD

LA CITE EN FLAMMES

*Une ère de pénombre***

*Roman traduit de l'anglais
par Henry-Luc Planchat*



Titre original anglais :
THE TWILIGHT HERALD
Première publication : Gollancs, Londres, 2007

© Tom Lloyd, 2007

Pour la traduction française :
© Calmann-Lévy, 2011

COUVERTURE
Maquette : Iceberg
Illustration : XXX

ISBN 978-2-36051-030-6

PROLOGUE

I

Tourné vers la rue, un visage pâle et ridé se découpait dans l'ombre du porche. Devant lui, la chaussée était déserte mais fouettée par le déluge qui transformait la terre battue en gadoue bouillonnante. Le vieil homme avait la tête enveloppée dans une lourde écharpe de laine, nouée sous son menton. Le tissu était maintenant trempé. Une profonde inquiétude marquait son regard, qui n'apercevait plus que l'averse fumante martelant le sol, gonflant des torrents qui dévalaient le long des toits et débordaient des gouttières pour s'abattre en cascade au centre de la rue. La plume noire tatouée sur sa joue droite semblait toute fripée ; au fil des décennies, les traits autrefois précis s'étaient érodés. Le vieux moine tremblait, cerné par le fracas de la pluie battante qui semblait le repousser dans l'obscurité.

« Où êtes-vous donc, Mayel ? » Sa voix n'était qu'un murmure chevrotant mais dès qu'il parla une silhouette apparut au coin de la rue et fonça vers lui, levant inutilement les bras pour se protéger de l'orage.

Mayel se dirigea directement vers le porche en baissant la tête et plongea sous l'arcade sombre du monument qui abritait le vieillard. Il se secoua vigoureusement, comme un chien mouillé, en répandant autour de lui un nuage de gouttelettes.

« Abbé Doren, dit-il aussitôt, je l'ai trouvé. Il nous attend dans une auberge, à quelques rues vers l'est. »

Une lueur de triomphe éclaira ses yeux, ce qui attrista l'abbé. Mayel était assez jeune pour croire qu'il s'agissait d'une grandiose aventure ; l'esprit du novice ne semblait pas avoir bien compris qu'un assassin les poursuivait.

« Je vous ai prévenu, dit le vieil homme, ce n'est pas un jeu. Le simple fait de prononcer mon nom pourrait nous condamner à la mort.

— Mais nous sommes seuls ici ! » protesta l'autre en affichant un regard consterné. L'abbé pouvait voir que Mayel ne s'attendait pas à une réprimande ; il savait que le jeune homme méritait des félicitations, mais leur sécurité ne devait pas être prise à la légère. Leur mission était trop importante.

« Il faut quand même nous montrer prudents. Nous ne pouvons jamais savoir qui se trouve à proximité. Mais vous avez bien travaillé. Allons dans un endroit accueillant où nous pourrions prendre un repas chaud et trouver un lit pour la nuit. Demain matin, nous chercherons un logement moins provisoire.

— Pour cela, je pense que mon cousin pourra nous aider, déclara Mayel, en essayant de se montrer plus enjoué, malgré l'orage. Il loue des chambres aux ouvriers, et je suis sûr qu'il nous fera un prix... et qu'il pourra s'occuper de nous. » Il se mit à frissonner, glacé par les vêtements trempés qui lui collaient à la peau. Il lança un regard nerveux à l'extérieur du porche, vers le ciel d'un gris menaçant. On se serait cru en automne, plutôt qu'au début de l'été, comme si leur poursuivant chassait la chaleur et la douceur de la saison à mesure qu'il se rapprochait d'eux.

« Nous aurons besoin d'une maison, avec une cave, répondit l'abbé. J'aurai à travailler dans la plus grande discrétion. On ne peut plus attendre.

— Je ne comprends pas. » Mayel dévisagea le vieil homme en se demandant ce qui pouvait bien être si important alors qu'ils étaient en fuite pour sauver leur existence.

« Si le prieur Corci découvre où nous sommes, je dois être prêt à le recevoir... et j'aurai besoin de votre aide, pas seulement pour porter les livres, mais pour me protéger contre le reste de la ville.

— Avons-nous *vraiment* besoin d'emporter tous ces livres ? » La voix de Mayel laissait percer une irritation évidente : cela faisait deux semaines qu'il trimbalait les six gros volumes.

« Vous savez de quoi il s'agit, mon garçon. Les textes de notre ordre sont sacrés. Ce traître m'a peut-être forcé à fuir le monastère, mais il ne m'obligera jamais à abandonner les traditions qu'il a lui-même essayé de détruire. Les livres doivent rester proches de l'abbé – c'est une des premières règles que nous apprenons.

— Je le sais, bien sûr, dit Mayel, mais êtes-vous encore abbé, maintenant que vous avez quitté l'île ? »

Le vieillard frémit et Mayel s'empressa d'ajouter : « Je veux dire, les textes sacrés sont là pour la communauté, pour servir de guides. Est-ce qu'ils ne devraient pas rester sur l'île ?

— La situation présente est bien plus complexe, rétorqua le vieil homme. Vous êtes un novice ; n'ayez pas la prétention de croire que

vous connaissez tous les faits. Maintenant, cessons de bavarder. Conduisez-moi à l'auberge de votre cousin. »

Mayel ouvrit la bouche pour répliquer, puis se rappela à qui il s'adressait et garda le silence. Il désigna la rue, et l'abbé Doren passa à côté de lui pour s'avancer en pataugeant dans la chaussée parsemée de flaques d'eau. Il serrait contre sa poitrine son sac, contenant ses maigres biens – deux autres livres et un curieux coffret incrusté de nacre, que Mayel n'avait jamais vu avant leur départ. L'abbé était très courbé, baissant les yeux vers le sol en s'efforçant de protéger ses effets contre l'averse.

« Cause toujours, vieillard », marmonna Mayel. Le voile de pluie absorba ces paroles, mais s'il s'était retourné, l'abbé aurait pu voir un regard froid et calculateur qui ne convenait pas au visage d'un novice. « Il y a dans ce coffret quelque chose que Choucas veut obtenir. Ce n'est pas par folie qu'il a tué frère Edin. Le prieur ne nous poursuivrait pas seulement pour quelques vieux livres poussiéreux, alors pourquoi ne voulez-vous pas me dire ce qu'il y a dans ce coffret ? Si Choucas le désire tellement, c'est que cela a de la valeur... suffisamment pour me valoir une place dans la bande de mon cousin. Si nous survivons à cette affaire, vieux bonhomme, c'est vous qui porterez ces fichus bouquins pour les ramener sur l'île. »

Il tourna une mine renfrognée vers le dos de l'abbé, puis se dépêcha de le rattraper, en faisant glisser au dernier moment son propre sac contre sa poitrine pour l'abriter de l'averse.

De la partie supérieure du monument où l'abbé s'était abrité, une voix murmura dans le grésillement de la pluie.

« Il a le crâne avec lui ; je peux le sentir.

— Nous devons sacrifier un appât pour obtenir une plus grosse prise. Ce vieillard n'est pas aussi fragile qu'il en a l'air, et il ne manque pas de protection. Soyez content qu'il ait agi selon nos attentes. Maintenant, le prochain acte de notre pièce peut commencer.

— Mais je pourrais le tuer tout de suite. »

Une lueur cupide s'alluma dans les yeux de celui qui venait de parler – des yeux aux orbites profondes, surmontés de sourcils épais. Il ignorait la pluie qui trempait sa tignasse noire et glissait sur les plumes tatouées de ses joues avant de couler dans son cou. Il regarda vers la rue, mais l'abbé avait déjà tourné au coin.

« Son dieu ne vous laisserait pas faire, répondit son compagnon. Renoncer à tout dieu, comme vous, ne se fait pas à la légère, et Vellern vous empêcherait de blesser un de ses principaux fidèles. Le seigneur des Oiseaux pourrait aussi en profiter pour en tirer vengeance. »

Le second homme portait un chapeau de ménestrel vert, une tunique, et tenait une flûte sous son bras gauche. Il semblait à peine mouillé, comme si les gouttes hésitaient à le toucher. Sa courte

chevelure brune n'était pas assombrie par la pluie. Ses joues, qui demeureraient sèches, étaient aussi lisses que celles d'un jeune homme, bien qu'il ait l'air beaucoup plus âgé. Un léger sourire, à la fois dédaigneux et malin, retroussa les commissures de ses lèvres.

« Nous avons d'autres hommes qui pourraient le faire », gronda l'homme aux cheveux noirs. Autrefois connu sous le nom de prieur Corci, il était maintenant devenu Choucas, traître et meurtrier. Son nouveau maître lui avait attribué ce nom lors de leur première rencontre, à peine six mois plus tôt, dans une des caves humides et inutilisées du monastère. Il avait d'abord pris cela pour une plaisanterie, avant de constater que ce surnom s'était répandu, même parmi les frères qui ne savaient rien de sa trahison. Le prieur Corci était effacé peu à peu de l'histoire ; à chaque semaine qui passait, quelqu'un d'autre oubliait son nom. Choucas savait qu'il n'était pas question de revenir en arrière, d'échapper aux choix qu'il avait faits, et seule la pensée de ce que pouvait accomplir Azaer l'empêchait de sombrer dans un profond désespoir en songeant à son passé perdu.

Choucas cligna les yeux pour chasser les gouttelettes, puis il regarda la rue sombre et déserte. « Le vieillard est peut-être puissant avec son crâne, mais une flèche pourrait traverser son vieux cou ridé, malgré ses pouvoirs magiques. Les Chiens se feraient un plaisir de le déchiqueter.

— Il est plus intelligent que cela. Il a pris des précautions contre les tentatives d'assassinat et les dangers sont évidents dès qu'un crâne est impliqué. Les crânes possèdent beaucoup trop de pouvoir pour être manipulés par des novices. L'abbé ne s'éloigne pas de son guide-interprète ; il lui serait facile de lâcher la bride à son énergie magique, et nous aurions alors affaire à un dieu mineur disposant d'un énorme pouvoir. Mieux vaut laisser quelqu'un d'autre s'en occuper à notre place. Nous tuerons des prêtres bien assez tôt, je vous le promets. »

Le ménestrel tira de sa poche une pêche, qu'il porta à ses lèvres.

Son compagnon renifla bruyamment et détourna les yeux avec une mine dégoûtée.

« Comment pouvez-vous manger ce fruit ? Il est pourri.

— Tout finit par pourrir », répondit tranquillement le ménestrel en levant les yeux vers les nuages. La corruption est inévitable. Je ne suis que son serviteur. » Il prit une autre bouchée, puis jeta le reste du fruit dans la rue. « Personne ne désire ce crâne davantage que moi, mais notre maître a des projets plus importants.

— Dont je ne fais pas partie ?

— Si vous trouvez le courage de vous plaindre, n'hésitez pas.

— Je... » Choucas s'interrompt. Il se souvint trop tard qu'Azaer se tenait toujours près du ménestrel, à l'endroit où se trouvait jadis l'ombre de l'homme.

« Vous désirez quelque chose de ma part ? »

Choucas sursauta quand la voix d'Azaer résonna brusquement dans son crâne. Près de lui, le ménestrel inclina la tête, comme pour faire un salut.

« Non, maître », bredouilla l'ancien moine. Il sentit une main caresser sa joue, puis une vive douleur lui fit pousser un cri involontaire. Juste au-dessus de son maxillaire, sa peau était éraflée, à vif, et il trouva du sang en touchant son visage. Levant la main, il vit une plume noire dans le sang collé à ses doigts. Inutile d'avoir un miroir pour savoir quelle partie de son tatouage avait disparu.

« Taisez-vous, si vous ne voulez pas que je vous arrache d'autres plumes. Nous avons un rôle à jouer ici, à Scree. Des amis à trouver, des amis à perdre. Attirons-les tous dans ce lieu et laissons la pièce se dérouler à son rythme. C'est nous qui saluerons quand le spectacle sera terminé. »

II

Une ombre s'avança dans le clair-obscur du long corridor. Le silence n'était perturbé que par le léger bruissement des fins rideaux blancs qui couvraient les grandes fenêtres cintrées situées à l'extrémité. Une balustrade en fer forgé, dont les motifs représentaient des feuilles de vigne, longeait le passage et surplombait le vestibule. La chaleur lourde de l'après-midi avait étouffé toute activité dans le palais, qui semblait tout entier plongé dans la torpeur. Même les serviteurs s'étaient réfugiés dans les coins plus frais où ils somnolaient à moitié.

Le garde soupirait intérieurement. La chaleur était encore plus accablante dans le lourd uniforme de cuir. La sueur ruisselait sur ses bras et son crâne, lui brûlait l'entrejambe. Sa tête dodelinait, ses paupières s'affaissaient et le couloir devant lui se fondait dans une sorte de grisaille.

L'ombre se faufila derrière lui, glissa furtivement sur le mur sans jamais toucher le soldat. Dans la faible lumière du corridor, la forme semblait immatérielle. Lorsqu'elle passa sur la porte blanche, près du garde, la silhouette d'un visage se découpa dans l'encadrement. Puis l'ombre s'insinua dans la fente qui séparait la porte de son montant, et elle disparut subrepticement dans l'obscurité fraîche de la chambre.

Comme à l'extérieur, tout était tranquille à l'exception des rideaux qui frémissaient devant la fenêtre ouverte par laquelle entrait une brise ténue. À droite de la porte verrouillée, un énorme lit à baldaquin dominait la pièce. Des rideaux vert et or étaient noués à chaque colonne. L'ombre ignora le lit et ses occupants presque nus allongés sur les draps de lin. Elle négligea également la rapière à la poignée ouvragée, appuyée contre le dossier d'une chaise, à côté d'une hache

dont la lame était perforée de runes aux bords rougeoyants. Elle se dirigea vers l'extrémité de la chambre, puis emprunta un petit escalier en colimaçon jusqu'à une mezzanine circulaire n'ayant pas plus de quatre mètres de diamètre. Un bureau simple mais élégant se trouvait au milieu. Découpées dans la pierre, huit ouvertures étroites donnaient plus bas sur la chambre. Au mur étaient accrochées onze tablettes d'ardoise mauve, longues de deux pieds, chacune recouverte d'un tissu de velours vert sur lequel étaient brodés une abeille aux ailes déployées ainsi que le nom d'une cité. Sans s'occuper des tablettes les plus proches, l'ombre fit le tour du bureau et glissa jusqu'au tissu portant le mot « Scree ». Elle leva un index terminé par une griffe acérée et se mit à écrire dans l'air, devant la tablette couverte. Un léger crissement troubla le silence.

L'ombre termina d'écrire et regarda par une des fentes en direction du couple qui dormait paisiblement dans le grand lit. « *Venez donc vous joindre au spectacle, mon ami. Vous y avez un rôle primordial* », murmura-t-elle en repoussant un peu l'étoffe.

Alors, l'ombre écarta ses doigts impalpables comme les serres d'un aigle et, lorsqu'elle les tourna brusquement, un craquement assourdi se fit entendre dans la pièce. Sa tâche accomplie, elle suivit le chemin inverse, pour s'arrêter un instant près du lit sur lequel le couple continuait de sommeiller, les jambes enchevêtrées malgré la chaleur. Une main immatérielle caressa la joue de l'homme avant d'effleurer une paupière, qui frémit légèrement.

« *Et si je vous aveuglais maintenant, puissant roi ? Si je vous rendais incapable de contempler cette nation que vous aimez tant ? Mais je n'en ferai rien. Je veux que vous puissiez voir certaines choses avant la fin du spectacle.* »

Le lourd silence de l'été retomba sur la chambre quand la silhouette glissa vers la porte et sortit dans le couloir sombre, avant de se dissiper complètement.

Le roi Emin fronça les sourcils en regardant la tablette, rajusta sa chemise et tira sur les jambes de son pantalon.

« Revenez au lit », ronronna la reine Oterness, allongée sur les draps, en caressant son ventre légèrement bombé. Une vieille comtesse à l'œil perçant avait déjà remarqué cette situation, et la rumeur s'était aussitôt répandue parmi la cour : un héritier au trône était peut-être en route. Le couple royal n'avait rien dit jusqu'à présent – ce n'était que le début de la grossesse, et la reine craignait des difficultés liées à son âge. En attendant, ce petit renflement avait ravivé l'affection plutôt chancelante de son époux.

« Je ne peux pas, malheureusement », répondit Emin d'un ton grognon. Sans détacher les yeux de la tablette, il tendit la main et tira sur le cordon de sonnette qui pendait au-dessus de son bureau.

« Oh, comme c'est charmant ! marmonna la reine. Mon époux est trop occupé pour satisfaire sa femme, alors il appelle son garde du corps pour finir l'ouvrage. »

Le regard furieux d'Emin interrompit la reine, qui tira les draps pour couvrir son corps nu. Il faisait trop chaud pour porter une chemise, même si Coran les rejoignait, et elle se sentait trop bien pour quitter les draps qu'elle venait de partager avec le roi.

« Je suis désolée, Emin, vous savez bien que je ne voulais pas dire que... Mais qu'est-ce qui ne va pas ? Je ne vous ai pas vu aussi troublé depuis des années... Que se passe-t-il ? »

Coran ouvrit brusquement la porte et se précipita dans la chambre avant même que le roi puisse répondre à sa femme. Le blanc-regard jeta un coup d'œil vers le lit et inclina la tête, tout en suivant des yeux les courbes de la reine sous les draps de lin. Lui-même n'était vêtu que d'une longue chemise serrée à la taille par le ceinturon de son épée, qu'il était encore en train de boucler.

Oterness regarda la cicatrice violette qui marquait le genou de Coran. Emin afficha une expression contrariée et fonça vers l'escalier en colimaçon. Dès qu'il arriva à l'étage, le roi tendit le doigt vers la tablette dévoilée.

« Convoquez la Fraternité. Nous partons pour Scree. »

Coran regarda la tablette d'ardoise, sans un mot, jusqu'à ce que le roi dise qu'ils devraient redescendre. Le blanc-regard leva lentement son genou et, quand il fit courir un doigt sur sa cicatrice, son visage fut assombri par la rage. Puis il suivit son souverain.

La reine Oterness regarda les deux hommes. Un frisson lui parcourut le dos quand elle se demanda ce qui pouvait les affecter ainsi.

Coran prit alors la parole, d'une voix que la haine rendait tremblante.

« Ilumene », dit-il.

Le visage de la reine devint blême. Cet unique mot expliquait tout. Avant de prendre ses vêtements, le roi Emin serra la main d'Oterness entre ses doigts. La reine porta son autre main vers son ventre, comme pour le protéger. Quand elle toucha sa peau, sous le nombril, elle sentit ses propres cicatrices, qui formaient un nom. Le tatouage qu'elle avait fait faire à cet endroit cachait seulement le nom. Les balafres étaient toujours là.

« Quand nous trouverons Ilumene, Rojak ne sera pas loin, lui dit Emin. Et ils paieront tous les deux. »

